

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8
Poste :	
Un an	35 fr.
Six mois	18
Trois mois	10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. RICHARD et C^{ie},
Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne 20 c.
Réclames, — 30
Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT PAIÉES

Du droit de refuser la publication
des insertions reçues et même payées
sans restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;

A PARIS,
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Cie,
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis
contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
bres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

13 Octobre 1874.

Chronique générale.

Nous croyons savoir que ce n'est pas seulement de l'Orénoque que le dernier conseil des ministres s'est occupé. Les informations du Nord, en les rapprochant du retour précipité de M. Decazes, qui était parti en villégiature, auront pu faire comprendre quelles sont les préoccupations de notre gouvernement.

Le Temps disait dans son numéro de dimanche :

« On s'est beaucoup occupé aujourd'hui, à la Bourse et dans les cercles politiques, de nouvelles relatives à certaines exigences de l'Espagne. On assurait que le ministère espagnol avait adressé à notre gouvernement un memorandum dans lequel il réclamerait diverses mesures propres à le rassurer sur les secours que les carlistes reçoivent à travers notre frontière.

« Nous n'avons pu nous assurer de l'exactitude de ces bruits, mais nous les avons trouvés trop répandus pour croire possible ou utile de les passer sous silence. »

De son côté, l'Indépendance belge publiait une dépêche télégraphique de Berlin, d'après laquelle le représentant de l'Espagne à Paris aurait remis au gouvernement français une nouvelle note relative aux renforts que recevraient les carlistes par la frontière française, et la Presse, qui analysait en ces termes la dépêche de l'Indépendance, ajoutait :

« Nous reproduisons ce fait sans commentaires. »

Nous voulons nous borner à déclarer que le fait est exact ; mais nous ne pouvons nous empêcher de marquer une surprise extrême, en lisant dans le Journal de Paris la note suivante :

« On nous assure que la présence de M. le comte de Chaudordy à Madrid a déjà produit de bons effets. Les premières conversations qui ont été échangées entre le maréchal Serrano et notre ambassadeur auraient amené une détente marquée dans les relations des deux gouvernements.

« Le chef du pouvoir exécutif à Madrid aurait promis, notamment, d'agir sur la presse madrilène en vue de mettre un terme aux excès de langage qu'elle se permettait contre notre gouvernement. »

La note espagnole existe, et si c'est là le signe de « la détente » annoncée par l'honorable comte de Chaudordy, il faut conclure ou que notre ambassadeur est joué par le gouvernement de Serrano, ou que la reconnaissance de ce gouvernement nous oblige à nous estimer heureux de n'être qu'offensés.

Dans tous les cas, nous ne souhaitons, ni pour M. le comte de Chaudordy, ni pour nous, que la présence de notre ambassadeur à Madrid produise souvent « les bons effets » célébrés par le Journal de Paris.

* *

On lit dans le Soir :

« Le duc d'Aumale et le prince de Joinville avaient fait autrefois, sous la présidence de M. Thiers, des démarches ayant pour

objet la translation des cendres de Louis-Philippe. Le 24 mai est venu interrompre le cours de ces négociations.

« Aujourd'hui, le maréchal de Mac-Mahon se voit sollicité dans le même sens, et le gouvernement refuse, sous prétexte que la cérémonie donnerait lieu à des manifestations.

« Cette objection nous semble du reste de peu de valeur, et nous verrions avec plaisir le gouvernement s'en tenir à la parole donnée par les princes, de n'en faire qu'une cérémonie privée, et nous appuyons de toutes nos forces la demande qu'ils ont introduite. La France ne peut que gagner dans l'esprit des peuples en montrant une fois de plus le respect qu'elle garde pour la mémoire de ceux qui l'ont gouvernée. »

Le Constitutionnel se joint au Soir pour souhaiter que le gouvernement donne aux princes la permission sollicitée par eux. Il n'y a pas lieu d'y faire d'obstacle ; mais les choses se sont-elles bien passées comme les raconte le Soir ?

* *

La note suivante est publiée par la Voce della Verità :

« Le Journal de Paris a annoncé, et le télégraphe a répété à tous les rivages, que le Saint-Père avait écrit « une lettre très-concluante », etc., à propos de l'Orénoque.

« Nous croyons pouvoir assurer que cette nouvelle est tout à fait inexacte. »

La sûreté des informations de la Voce est connue. Sa réponse au Journal de Paris est donc à retenir, car elle ne manque pas d'autorité.

* *

Le Journal officiel annonce la nomination de M. le capitaine de vaisseau de Pritzbuier au gouvernement de la Nouvelle-Calédonie et au commandement en chef de la division navale de la Nouvelle-Calédonie. M. Gauthier de la Richerie est rappelé en France.

Si nous en croyons une curieuse lettre adressée de Nouméa au Gaulois, ce rappel serait plus que justifié. Voici cette lettre, qui est à la fois intéressante et instructive :

« Nouméa, 15 juillet 1874. »

« Je prends le récit ab ovo. Le 5 juin, l'amiral débarquait à Sidney. Sa stupéfaction fut grande quand il apprit que M. le consul de France allait partir en congé, pour affaires de famille, juste au moment de son arrivée. M. Simon daigna pourtant retarder son départ de huit jours, au reçu d'une lettre où M. le duc Decazes l'avisait de la mission de l'amiral. Les premières démarches pour obtenir des renseignements sur l'évasion ont été faites à Sidney par M. Ribourt en personne tandis que M. Simon attendait toujours des avis de Paris. Ah ! la pauvre France est bien mal servie !

« Comment ! voilà un fonctionnaire qui touche 60,000 fr. d'appointements et qui est pris de la nostalgie du boulevard au moment où, par un hasard extraordinaire, on a besoin de lui. Et un pauvre officier général, qu'on fait partir en toute hâte, en 48 heures, est obligé de se débrouiller tout seul, dans une ville étrangère, auprès du gouvernement local ! cela peut paraître incroyable, et cela est pourtant.

« Seize jours après, le 21 juin, l'amiral Ribourt arrivait à Nouméa. Son premier soin a été de serrer la corde partout, et il était temps. L'enquête révélera des faits bien étranges ;

mais, la justice étant saisie, la discrétion est un devoir. Ce que je puis vous dire, c'est que la mission de M. Ribourt est la plus pénible et la plus difficile qui ait été jamais imposée à un officier général. Mais, grâce à son énergie, vous pouvez être assurés que la vérité vraie en sortira pleine et entière. Quelques détails choisis vous en donneront une idée.

« Quand l'amiral exhiba l'ordre d'ouvrir la correspondance des condamnés, on tomba justement sur une lettre très-importante de Rastoul à Rochefort. La publication en serait fort édifiante. D'autres lettres non moins curieuses ont été saisies. Si, dès le lendemain de l'évasion, on avait pris cette mesure si simple, ordonnée dans tous les pénitenciers, à bord des navires à déportés, l'enquête eût été singulièrement facilitée.

« Comme mesure d'ordre, on saisit depuis le 21 tous les Rapports et toutes les brochures politiques dangereuses que ces misérables recevaient en grand nombre et qu'ils repassaient ensuite aux soldats ; on fait trois appels par jour, au lieu du fameux rappel hebdomadaire du dimanche ; enfin, la presque totalité des navires est surveillée par trois navires. Mais le lieu d'internement est tellement impossible, les surveillants si mauvais en général, qu'on ne peut répondre que d'autres évasions ne se produiront pas. L'amiral va télégraphier les mesures qu'il lui paraît urgent de prendre. Ce sera à la Chambre de décider.

« Rien n'est plus écœurant que de voir ces espèces, sous ce merveilleux climat, passer leur temps à dormir, à fumer, à manger la ration complète du marin à la mer et à s'enivrer aux cantines. Ce qu'il y a de pis, c'est que certains surveillants s'enivrent avec eux ; et, pour couper court à cet abus déplorable, le prochain bâtiment ramènera en France un certain nombre de ces... fonctionnaires pris en flagrant délit de boisson.

« Mais voici le fait le plus incroyable :

« Le 5 juin, on a trouvé, sur les indications d'un déporté, et tout prêt à être lancé à la mer, un bateau ponté avec hélice en bois à manivelle ; longueur : 8 m. 50, de 42 à 25 tonnes, avec mâts, voiles, etc., construit en huit mois par quelques condamnés dans la partie boisée de la presqu'île. Les travaux de construction avaient été faits dans une grotte, à proximité du rivage, et, chose bizarre, pas un coup de marteau n'est arrivé aux oreilles des surveillants !

« Tout ici est étrange.

« Comme les deux cent cinquante à trois cents déportés simples gangrenaient les troupes à Nouméa et insultaient tout le monde, femmes et officiers, l'amiral Ribourt les a fait reconduire à l'île des Pins, qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

« Ces mesures sévères ont à ce point exaspéré ceux qui en sont l'objet, que l'amiral et ses aides de camp ne dorment plus que le revolver au chevet.

« Les femmes elles-mêmes se mettent de la partie, et M. Ribourt reçoit journellement des lettres de pétroleuses à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais le commissaire du gouvernement n'en poursuit sa rude tâche qu'avec plus de résolution, et si l'enquête judiciaire n'a rien pu découvrir, les premiers résultats obtenus par son enquête personnelle permettent d'espérer que le jour se fera complètement sur les causes qui ont amené ou favorisé l'évasion de Rochefort et compagnie.

« Bien à vous, X...

» P.-S. — Un détail bon à noter.

« La loge maçonnique a fait ici un mal incalculable. »

* *

On lit dans la France Nouvelle, sous la signature de M. Chantrel :

« Le flot démocratique, s'écrie M. Chantrel dans la France nouvelle (nous entendons la mauvaise démocratie), monte et menace de submerger notre malheureuse société. Puisqu'il en est temps encore, il faut mettre une digue à ce flot, et il faut le faire reculer.

« Au gouvernement de reconnaître combien de terrain il fait perdre aux idées conservatrices et aux principes qui sont la base nécessaire des sociétés tranquilles et fortes, en essayant de s'arrêter dans un juste milieu, dans des moyens termes impossibles.

« A nos représentants d'agir vigoureusement, lorsque l'Assemblée nationale se réunira, pour nous doter enfin d'une bonne loi électorale, d'une bonne loi sur l'enseignement supérieur, et surtout d'une forme définitive de gouvernement, de cette forme monarchique qui convient seule au tempérament comme aux traditions de la France, et qui ne trouvera certainement pas d'obstacle dans le maréchal de Mac-Mahon.

« A nous tous enfin, soldats de la plume ou de la charité, soldats de la France, dans quelque position que nous soyons, de travailler à éclairer les esprits, à réconcilier les cœurs, à détruire les préjugés et à montrer que le salut se trouve dans le rétablissement de cette royauté séculaire, dont le représentant, par une singulière grâce de Dieu, qui a pitié de la France, est, de l'aveu de tous, l'honnête homme, le cœur loyal, le caractère ferme, l'esprit intelligent, dont nous avons besoin pour sortir de l'abîme où nous ont jetés tant de révolutions et d'erreurs. »

* *

LE VOYAGE DE M. THIERS.

Le voyage de M. Thiers est vivement apprécié par la presse française.

On signalait récemment une curieuse palinodie du Siècle, qui après avoir traité M. Thiers de vieux ramolli et de petit intrigant, à propos de sa fameuse démarche de 1870 auprès des cours de l'Europe, s'écriait sur un ton lyriquement ému : « Oh ! de grâce, ne déniez pas à M. Thiers l'honneur d'avoir parcouru l'Europe, etc., etc. »

Comme évolution de girouette, c'était fort joli. Mais il y a mieux. Le Siècle est de beaucoup surpassé par son héros.

La Esperanza nous raconte ce qui suit à propos du séjour de l'illustre vieillard à Milan :

« M. Guérin ayant demandé à M. Thiers combien à son avis pouvait encore durer le mandat de l'Assemblée actuelle, M. Thiers a répondu :

« L'Assemblée nationale ne représente pas la France ; elle a été nommée avec le seul mandat de stipuler la paix qu'il fallait subir à tout prix. »

Alors, illustre vieillard, que faut-il penser de l'orateur qui disait textuellement, en s'adressant à l'Assemblée dans la séance du 10 mars 1874 :

« Vous êtes souverains, souverains autant qu'aucun gouvernement l'a jamais été. »

« Jamais, non, jamais un pays n'a été interrogé plus sincèrement, et jamais il n'a

» répondu plus sincèrement que dans cette dernière occasion... »

(Extrait du Journal officiel.)

Que faut-il penser de cet orateur?... Faut-il prétendre qu'il était... ce que le *Siecle* disait alors, ou croire que c'est depuis qu'il l'est devenu?...

Est-ce à Milan ou est-ce à Bordeaux que l'illustre vicillard a battu la campagne, ou a trompé ses auditeurs?

Nous livrons ces questions à tous ses admirateurs de France et de Navarre.

Etranger.

BERLIN.

Le *Times* publie la dépêche suivante de Berlin, 9 octobre :

« Par suite de la conversion de la reine douairière de Bavière au catholicisme, il y a rupture entre Sa Majesté et son fils aîné, le roi. La reine désire abjurer le protestantisme depuis longtemps, mais elle en fut empêchée par son mari et, après la mort du feu roi, par son fils. Il paraît, néanmoins, que le vicaire d'un village solitaire du Tyrol a réussi à fixer ses résolutions. Elle est la première reine catholique qu'ait eue la Bavière, car la coutume constante des souverains bavarois a toujours été d'épouser des protestantes, par déférence pour ceux de leurs sujets qui appartiennent à l'Eglise luthérienne. On dit que le prince Otto, second fils de la reine, a encouragé sa mère à passer au catholicisme. »

Nous publions cette dépêche à titre d'informations, mais sous les plus expresses réserves. Il nous paraît difficile, en effet, d'admettre que le correspondant du *Times* soit exactement informé en ce qui regarde les dispositions du roi Louis.

M. de Bismark croit, et il a d'excellentes raisons pour cela, que la France républicaine n'aurait que très-difficilement les moyens de reprendre la guerre de revanche, attendu qu'il lui sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des alliés dans une Europe monarchique (*sic*), tandis que la chose serait facile à une *dynastie légitimiste*, dont l'allié naturel serait l'ultramontanisme, adversaire juré de l'empire allemand.

Le comte d'Arnim a déclaré à ses juges qu'il endurerait plutôt la prison pendant des années que de céder à la violence, mais qu'il était prêt à remettre les documents qu'on lui réclamait si un tribunal compétent jugeait qu'il n'avait pas le droit de les garder.

ESPAGNE.

On lit dans le *Journal de Paris* :

Ainsi que nous l'avons déjà dit, il est hors de doute que la facilité avec laquelle les carlistes se procurent des armes et des munitions n'est en aucune façon imputable à la prétendue négligence des autorités françaises. Nous pouvons donner à ce sujet des renseignements assez curieux et absolument authentiques.

Voici comment se fait, en général, le ravitaillement des carlistes :

Des navires chargés d'armes et de munitions partent d'Anvers, de Liverpool, voire même de Hambourg, en indiquant comme destination le Japon ou la Chine. Ils se rendent dans le golfe de Gascogne, où ils croisent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'une circonstance favorable leur permette d'opérer leur débarquement. Ils ont bien soin de se tenir dans les eaux espagnoles, et non pas dans les eaux françaises, sachant bien que la surveillance de l'escadre espagnole est complètement illusoire.

Dès qu'il y a un peu de gros temps, les croiseurs espagnols s'empressent de rentrer dans les ports. Alors, des petites criques de la Biscaye, qui sont aux mains des carlistes, sortent des bateaux qui viennent accoster les navires anglais, belges ou allemands, et qui opèrent le débarquement des armes et des munitions sans rencontrer le moindre obstacle et sans courir le moindre risque.

La négligence des croiseurs espagnols s'explique-t-elle uniquement par l'insouciance ou par d'autres raisons? C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer;

mais nous affirmons l'exactitude absolue de nos renseignements.

EXPÉDITION AUTRICHIENNE

AU PÔLE NORD.

M. le lieutenant Payer vient de publier dans la *Neue freie Presse* un récit de l'expédition austro-hongroise au pôle Nord. Nous empruntons au *Journal de Saint-Petersbourg* la traduction des principaux passages de ce document intéressant.

A bord du vapeur *Finnmarken*, septembre 1874.

L'expédition, approvisionnée pour environ trois ans, avait quitté Bremerhaven le 13 juin 1872, à bord du *Tegetthof*, vapeur à hélice d'environ 200 tonneaux, avec vingt-quatre hommes d'équipage, et était arrivée à Tromsø, après vingt et un jours de traversée. A Tromsø, l'expédition prit à bord le capitaine norvégien Carlsen en qualité de harponneur et de guide à travers les glaces, bien connu à ce titre, familiarisé qu'il est avec les difficultés de la navigation dans les régions arctiques. Ayant complété son armement, le *Tegetthof* quitta Tromsø le 14 juillet, et prit la direction de Novaïa-Zemlia. Quelques jours après, nous doublons le cap Nord, et vers la fin de juillet la limite était des glaces en vue par environ 74° 45 latitude Nord.

De ce moment commencèrent pour nous des difficultés inattendues. Enfermés quelques jours dans les glaces (première semaine d'août), nous parvîmes à nous dégager, et, nous rapprochant de la côte de Novaïa-Zemlia (75° lat. N.), nous fûmes à même de constater, en raison des températures constamment basses et l'énorme accumulation des glaces, que l'été de 1872 forma un contraste complet avec celui de l'année précédente. Nous longeâmes péniblement la côte, c'est seulement à la hauteur des îles Guillaume que nous rencontrâmes un passage libre. Un peu au sud de ces îles, nous avons été rejoints par le yacht norvégien, *Isbjørn*, qui avait à son bord le comte Wilczek et le commodore baron de Sterneck. Le yacht avait fait la pénible traversée du Spitzberg afin d'établir, à notre intention, un dépôt de provisions au cap Nassau.

Les deux navires voguèrent de conserve jusqu'aux îles basses de Barents, où des masses de glace compactes nous barrèrent le passage une semaine durant.

Le 16 août, le comte de Wilczek installa le dépôt à l'intérieur d'une étroite crevasse de rocher, inaccessible aux ours blancs, et, le 18, nous célébrâmes tous ensemble la fête nationale à bord du *Tegetthof*.

Le 24 août, quelques changements favorables s'étant produits dans l'état des glaces, nous primes congé de l'*Isbjørn* et par un temps sombre nous nous lançâmes vers le Nord, à la poursuite de notre but, distant de 2,000 milles... Mais de quel vain espoir nous nous bercions! Le même soir nous étions pris dans les glaces et captifs pour deux longues années! Nos destins semblaient s'être accomplis : au lieu d'explorateurs à la découverte, nous n'étions plus que les passagers d'une banquise!

Le froid excessif de l'automne de 1872 aggloméra bientôt en une seule masse compacte les glaçons qui nous entouraient, massés où ni la scie ni la mine ne pouvaient nous ouvrir un passage. C'est ainsi que pendant les mois de septembre et d'octobre nous fûmes poussés vers le nord-est, au gré de notre banquise. Toute terre avait disparu.

Si cette situation était déjà assez triste en elle-même, elle devint affreuse à partir du 13 octobre, lorsque les forces dont nous étions le jouet sortirent tout-à-coup de leur léthargie et que notre navire se vit en butte à l'effroyable pression des glaces, qui dura tout l'hiver. Que de fois on nous appela sur le pont pour nous préparer à quitter le navire s'il venait à sombrer, — et à nous lancer dans l'inconnu, au milieu de la nuit polaire! Mais le navire, loin de sombrer, s'élevait de plus en plus au-dessus de sa ligne de flottaison, ce qui ne l'empêchait pas, vu son dangereux enroulement, d'être l'objet de nos constantes inquiétudes.

Tous nos préparatifs en prévision d'un hivernage avaient été faits d'avance. Le navire n'était dépouillé que d'une partie de son gréement. Bientôt le pont fut encombré de neige, tandis que le corps du bâtiment, enterré dans un rempart de glace, exigeait des réparations continuelles. Une tente formée

de voiles fut dressée à l'avant du *Tegetthof* et une autre à l'arrière, un espace suffisant restant libre pour les travaux toujours nécessaires, au milieu d'une alerte de toutes les heures.

Ce fut encore un bonheur pour nous de ne pas être affligés de ces terribles bourrasques de neige dont nous avions tant souffert en 1869 et 1870, sur les côtes du Groenland, lors de la seconde expédition allemande au pôle Nord. Les chiens — nous en avions sept à bord — avaient été installés sur le pont dans de grandes caisses munies de paille. Un service régulier de quart, ainsi que d'observations météorologiques, fut organisé, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Brosch, l'enseigne Orel, le capitaine Carlsen, le contre-maître Lusina et le machiniste Krisch. Les hommes de quart étaient relevés toutes les deux heures. L'incertitude de notre situation exigeait la présence constante d'une garde sur le pont, — chargée aussi de nous signaler l'approche des ours blancs, dont soixante-sept furent abattus et mangés dans le cours de l'expédition.

Malgré cette source d'alimentation bienvenue, l'état sanitaire laissa cependant à désirer durant ce premier hiver et donna beaucoup de besogne à notre excellent docteur, le médecin du régiment Kepes. Malgré une sollicitude ne se démentant jamais, il y eut des cas de scorbut et de bronchite. Le scorbut, dû en partie à la dépression morale résultant de notre situation, ne disparut qu'au moment où les choses s'améliorèrent un peu, et surtout lorsque commencèrent, en été, les pénibles travaux des glaces.

Les voyageurs attendirent leur délivrance, espérant que, dans les premiers jours de l'été de 1873, la banquise se dissoudrait. Tout fut mis en œuvre pour hâter cet événement; mais les mois de juillet et d'août se succédèrent au dur travail du sciage de la glace autour du navire. Hélas! tous les efforts furent vains! La glace avait jusqu'à 40 pieds d'épaisseur et le milieu du navire gisait immobile et inébranlable sur sa couche de glace. Le niveau de la neige et de la glace ayant baissé de deux ou trois toises dans le courant de l'été, le *Tegetthof* se trouvait à 7 pieds au-dessus de sa flottaison normale et courait risque de chavirer, ce qu'on chercha à prévenir en étayant solidement les mâts. Les voyageurs se préparaient à passer un second hivernage, lorsqu'un événement heureux vint modifier subitement cette situation.

Le 31 août, nous aperçûmes soudain, à environ 44 milles marins de distance, des terres émergées au nord, au-dessus d'une couche de brouillard. La limite sud de la principale agglomération de terres paraissait se trouver par 80°. En même temps nous vîmes pour la première fois autour de nous de nombreuses montagnes de glaces flottantes.

Nous nous précipitâmes tous involontairement au-devant de ce pays inconnu, — mais notre ardeur devait déjà avoir un frein à la limite même de notre banquise, à un seul mille marin du navire, car d'innombrables crevasses nous coupèrent la route de la terre promise. C'était un supplice de Tantale d'avoir devant les yeux pendant des mois un vaste pays inconnu, d'être parvenu à faire une découverte rare dans les annales des explorations arctiques, et de ne point pouvoir atteindre le but si ardemment désiré! Notre navire continuait à flotter çà et là au gré de la banquise, et quiconque eût quitté celle-ci aurait été coupé de ses compagnons — et probablement perdu.

Enfin, dans les derniers jours d'octobre, nous nous étions approchés à 3 milles marins de distance d'une île située en avant de notre terre inconnue. Alors toute hésitation cessa. Nous nous élançâmes sur la glace, crevasse en mille endroits, franchissons les amas de blocs et mettons le pied sur la terre ferme, 79° 54 lat. N.

Une couche de glace d'un seul pied d'épaisseur, près de la côte, nous indique la présence d'eau venant de la terre. Mais impossible de rêver une île plus triste, plus désolée que celle où nous venons d'aborder! La neige et la glace couvrent seules d'immenses amoncellements de ruines! Cependant, telle qu'elle est, l'île n'en a pas moins pour nous une grande importance, en raison de laquelle nous lui donnons, en attendant les découvertes ultérieures, le nom du comte Wilczek, promoteur de notre expédition.

Le 22 octobre, le soleil nous avait quittés pour la seconde fois. Toutefois, profitant des

quelques heures de crépuscule de la semaine suivante, nous entreprîmes quelques excursions jusqu'à 40 milles marins du nord de la configuration du pays. Était-ce un archipel de petites îles comme celles que nous avions devant nous? Était-ce un continent? Et ces espaces blancs que nous apercevions au milieu des cimes, étaient-ce des glaciers? Tout n'était que conjecture.

(La fin au prochain numéro.)

Chronique Locale et de l'Ouest.

M. Paul Mayaud l'a emporté, dans le canton de Montfaucon, de 97 voix sur M. de la Blotais.

C'est une majorité qui perdrait singulièrement de sa valeur, s'il était vrai qu'on eût fait courir le bruit que M. Cady s'était démis, non en faveur de M. de la Blotais, mais en faveur de M. Mayaud.

Est-ce donc là le moyen de faire respecter les arrêts du suffrage universel? Et de quelle autorité morale une élection faite par de tels procédés peut-elle jouir?

Laissons donc ces petites recettes à l'usage des radicaux, si nous voulons conserver quelque dignité.

On lit dans le *Patriote d'Angers* :

Nous apprenons qu'une instruction est ouverte à Saumur au sujet d'une réunion électorale privée, qui aurait eu lieu à Paray, chez M. Allain-Targé.

On signale, depuis une semaine, à Angers, quelques accidents causés par les huîtres et les moules, bien que nous soyons en plein dans les mois où l'usage de ces mollusques pour l'alimentation soit considéré comme absolument inoffensif. Des personnes ont éprouvé, après avoir mangé des huîtres et surtout des moules, de vrais symptômes d'empoisonnements : coliques, vomissements, spasmes nerveux.

Les mêmes effets, paraît-il, se sont produits à Bordeaux, où l'on n'a pas trouvé de moyen meilleur pour arrêter le mal que d'interdire la vente des moules.

Les amateurs feront bien d'être prudents et d'attendre quelques jours.

Huîtres et moules ne tarderont pas à présenter de nouveau toutes les garanties d'un aliment sain et pouvant être mangé sans inconvénient.

C'est tout simplement une affaire de patience. (Union de l'Ouest.)

Lundi prochain, 19 octobre, la troupe de drame et comédie du théâtre d'Angers, sous la direction de M. Emile Marck, viendra jouer à Saumur les pièces suivantes :

1° *Le Bonhomme Jadis*, comédie en 4 actes.
2° *La Tour de Nesle*, drame en 5 actes et 9 tableaux.

L'exposition viticole de Bourgueil est ouverte depuis le 20 septembre. Elle comprend une grande variété d'objets formant l'outillage complet de la *Viticulture*, qui méritent l'attention des viticulteurs.

Les Expériences pratiques, Concours, Examens et Conférences, qui doivent avoir lieu d'après le programme, sont fixés aux 15, 16 et 17 courant.

La clôture aura lieu le 18, par la proclamation et la distribution des récompenses et un banquet par souscription.

Depuis 1863, jamais récolte ne fut aussi belle que cette année, c'est du moins ce que démontrent les rapports parvenus au ministère de l'agriculture et du commerce.

Le produit des céréales sera, en 1874, d'environ 112 millions d'hectolitres. La consommation et les semences en absorbent 90 millions, il en restera 22 millions dans nos greniers.

A 20 fr. l'hectolitre, prix des bonnes années, cela représente une valeur de 440 millions de francs, que notre pays pourra réaliser à l'étranger le jour où il le voudra.

De nouvelles instructions viennent d'être envoyées à tous les comptables publics pour les inviter à presser la rentrée des billets de banque de 25 francs, dont la Banque opère le retrait, et qui doivent être retirés de la circulation le 4^e janvier prochain.

